

Ma première leçon d'humanité

La mort, je l'ai rencontrée jeune, au début de mes études de médecine. J'avais réussi ma première année de médecine, je continuais tranquillement. Autonome grâce à un travail de veilleur de nuit dans un hôtel, je partageais mes journées et mes nuits entre l'université et le comptoir de la réception de l'hôtel. Dix nuits par mois, je révisais mes cours derrière ce comptoir où venait dormir le monde des voyageurs, m'apportant leur lot d'expériences et de découvertes. Vers minuit, je posais mon matelas derrière la porte et je dormais, digne gardien de cet univers endormi. Seuls quelques jeunes en goguette, rentrant de nuits enamourées et alcoolisées, tambourinaient sur la porte pour me sortir de ce sommeil refuge. Alors réveillé, je leur ouvrais la porte afin de leur permettre d'aller se coucher malgré les règles de couvre-feu de l'auberge. Puis le matin venu, je dégustais avec délectation le petit

pain rond, que l'on trouve partout dans ces lieux de nuits, avec sa confiture dans sa petite barquette d'aluminium. C'était mon repas du matin, voire également celui de la veille, si, par chance, quelques clients en avaient laissé du matin. Petit pain rond que je retrouve encore dans les services hospitaliers que je fréquente et qui m'apporte toujours le même plaisir, plaisir de souvenir, plaisir d'instant, plaisir de vie. Ensuite, les yeux encore embués, je marchais vers la Fac en m'arrêtant toujours prendre mon café au comptoir dans un de ces bistrotts qui construisent mes matins. Accoudé, quel que soit le jour de l'année, je voyais souvent passer ce camion rentrant ou partant de l'hôpital avec les lettres SAMU sur le flanc et qui emportait tant de mystères. Des moments de vie ou de souffrance dont je savais déjà qu'ils devaient faire partie de moi.

Nous l'appellerons Pierre et ses mots ont à jamais scellé mon histoire. Faculté de médecine, lors de ma troisième année, je le croise chaque matin. Il est beau dans son uniforme blanc. J'ai envie d'aller le voir, lui parler, comprendre, vivre ses émotions, sauver des vies. Lui c'est le patron du SAMU, moi je suis étudiant. On ne fait pas de SAMU en troisième année, on ne fait pas grand-chose, on suit des cours, on regarde. Lui je dois lui parler, je suis persuadé que c'est mon chemin. Un matin pourtant identique aux autres, prenant mon courage à deux mains, je vais à sa rencontre. Vous ne pouvez imaginer à ce moment ma profonde humilité, ma déférence. Ce dieu humain s'arrête, je ne sais pas

quel est le temps dehors, s'il fait chaud ou froid. Je sais qu'il est là, m'écoute, m'entend.

La voix tremblante de l'émotion du novice qui rencontre enfin le maître, je m'adresse à lui : « Je veux tout apprendre de vous, tout, je veux vous suivre, je veux connaître, je veux sauver des vies. »

Lui, imperturbable, peut-être amusé du ridicule de mon propos ; lui, simplement normal, lui, mon demi-dieu, me regarde : « sauver des vies... ! ». Je réalise la bêtise de l'innocent, le sommet de mon inculture, la stupidité innée de l'étudiant béat. Ce jour-là, j'ai entendu rire le ciel, j'ai ravalé ma honte, mon orgueil, ma croyance légitime en cette profession qui me rapprochait des dieux. J'ai repris d'un coup ma place d'humain chez les humains.

Ses mots, durs, réalistes, emprunts de bonté résonnent toujours en moi. « Alors, si tu veux comprendre, apprendre, ta première aventure, ton premier combat sera l'humilité. En réanimation, il faut apprendre à être humble, à accepter la mort malheureusement fréquente. Il faut apprendre en permanence, douter, partager, sinon tu deviendras mauvais par ta méconnaissance, ton manque de travail, ton inculture. Comprendre que tu perdras souvent dans ce combat et que si un jour tu gagnes, le lendemain te montrera encore que tu peux perdre. »

Je reste médusé face à son propos, ce n'est pas le rêve qui s'effondre, c'est ma connerie qui se fragmente.

J'avais rêvé de prendre part à cette aventure du SAMU, il vient de m'en ouvrir la porte. En fait, il fait froid ce matin-là, je tremble un peu, le ciel est gris, je me sens bien seul dans mes incertitudes.

Aujourd'hui, réanimateur, trente ans plus tard, c'est encore vrai, comprendre, savoir. S'approprier le fait que si tu ne travailles pas toujours, tous les jours, si tu n'apprends pas en permanence, un jour la maladie, la mort, sera plus forte que toi.

Et Pierre répétait : « Tu dois apprendre, être rigoureux, tu dois être humble, tu ne peux faire autrement, car l'échec sera toujours présent. » Il s'est arrêté un moment, me donnant l'opportunité d'exister un peu, avec bienveillance, puis a repris : « Pour commencer, je veux bien travailler avec toi, mais tu vas devoir me suivre de ce jour jusqu'à la fin de tes études, encore quatre ans, et tu vas me promettre de m'accompagner pendant vingt-quatre heures par semaine de garde, quoi que tu fasses ailleurs. » Sa main ouverte se tendit vers moi, ce contrat humain irrévocable prenait tout son sens : celui de la poignée de main qui scellait mon destin. À cet instant, le jeune homme que je suis, l'apprenti, se prend à exister. Le temps s'arrête, le soleil semble apparaître, le costume de Pierre est encore plus blanc, il fait enfin beau dans mon cœur.

Bien sûr, je lui ai donné mon temps jusqu'à la fin de mes études, comme je lui aurais tout cédé. Je crois ce jour-là qu'en le quittant, je flottais, je touchais mon

rêve du doigt. J'en étais, je rentrais dans le monde des demi-dieux, de ceux qui sauvent.

La mort n'avait qu'à bien se tenir. Le droit de tuer, un simple sourire inculte sur une pierre froide ; la connerie. Pierre a rajouté quelques jours plus tard, alors que j'étais venu avec mon cartable, mon stylo, un carnet tout neuf : « Oublie ton carnet, ton stylo, ne note rien, regarde, écoute, apprends. Écrire, c'est déjà oublier. » Trente ans plus tard, j'écoute, je regarde, j'apprends et je n'écris toujours pas.

Alors j'y suis allé, nous avons convenu d'un jour fixe. Tous les mardis, je prenais la garde de SAMU avec Pierre. C'était son jour, et puis on rajoutait quelques week-ends en fonction de ses disponibilités. Je m'étais arrangé avec l'hôtel, je déplaçais des nuits pour être de garde et chaque matin je prenais mon café au comptoir d'où je voyais passer les camions.

Le temps a passé, semaine après semaine. Il est 4 heures du matin, le driiiiiing du téléphone est monstrueux, celui qui te sort du sommeil sans discuter, celui qui secoue tes angoisses, celui que tu attends avec peur, car il est l'instant de vérité, tu décales. Décaler c'est sortir, partir en mission après un appel. 4 heures du matin, la pire des heures, celle qui casse ta nuit en deux morceaux inconstants et inutiles. Pas de repos de la première partie trop courte et pas de repos de la deuxième partie que tu ne finiras jamais. Le teint blafard, fatigué encore de m'être habillé en dix secondes, pas maquillé, je retrouve Pierre

et le chauffeur. Pierre a la gueule des mauvais jours, il ne dit rien, mais tout est gris, la nuit blafarde, les lampadaires, le camion faiblement éclairé où nous sommes assis. Alors que d'habitude Pierre m'explique mon rôle, ma position, là il ne dit rien. Que du silence le long d'un interminable trajet. La route est monotone, mon esprit bouillonne, mes mots restent silencieux : « Où allons-nous, pourquoi, pour qui ? » La route est interminable, Pierre s'est enfermé dans le silence, je me tais.

Le camion passe le coin d'une rue, un homme agite les bras, au milieu de la rue, il crie. Ses traits : la peur. C'est l'urgence, l'image de l'urgence, le cri de cet homme, le visage déformé par la colère ou la peur, ou les deux mélangés, ce cri qui nous transperce, nous aspire en dehors du camion, nous pousse, nous glace. Pierre, d'habitude très réservé, se tourne vers moi, sa voix claque : « Tu ne fais rien, tu obéis et tu fermes ta gueule, je ne veux pas t'entendre. » Nous sortons alors que le jour se lève. L'homme court vers nous, l'angoisse, les larmes, les cris : « C'est là, c'est mon fils. » Pierre court, comme s'il avait dix-huit ans, je cours comme si... Deux étages, l'appartement, une porte ouverte, la chambre, une femme, une maman, en larmes. Pas les larmes que vous faites quand vous pleurez, les larmes de toute une vie, l'océan de douleur et au milieu, un cri rauque, inaudible, envahissant. Dans ses bras, elle tient un bébé, apaisé, tranquille, blanc. Pas le bébé qui pleure, non, le bébé sage, trop sage, qui dort. Trop blafard pour être honnête.

Pierre prend le bébé, repousse les parents à l'extérieur de la pièce, se tourne vers moi. La mort est là, partout, lourde, poisseuse. Ses yeux sont vides, impénétrables, et pourtant tant de souffrance au fond. Une phrase : « Réanimation maximum, il est mort, c'est trop tard, on le fait pour les parents. » Et là suit l'enchaînement des gestes techniques, le massage cardiaque, tout ceci pendant un temps si long, sans résultat. L'échec, la mort doucement moins pesante, qui se pose sur mon épaule, me rappelle mon état misérable, m'explique ses choix.

Une phrase presque murmurée : « Tu viens, nous allons voir la famille, tu te tais. » Là j'ai regardé cet homme si grand devenu si petit, j'ai vu sa bonté, j'ai vu ses mains toucher, j'ai vu ses bras serrer, j'ai entendu la douleur, les cris, les larmes, la honte, la peur. J'ai perdu tout repère, j'ai rencontré la mort un matin à quatre heures. La mort dont on vous parle, elle est là, elle a pris la vie, seule, s'ingérant dans nos vies pour en prendre une. Elle a tué pour tuer, elle m'a troublé, détruit à ce moment, ennemi identifié qui allait être et est encore ma meilleure ennemie. Mais même dans ce pire moment, les bras, les mains du soignant ont aimé, soutenu, accompagné.

Il est plus de huit heures quand nous rentrons, la garde est terminée. Nous n'avons pas échangé un mot. Pierre me prend la main, m'emmène boire un café, en terrasse. Vous savez, le café où j'aime me poser le matin, le même, celui du plaisir instantané. Il y a la vie,

la musique, les rires. Cette fois nous sommes assis, ce n'est pas le comptoir habituel avec ses blagues, c'est le siège de la douleur. La terrasse de l'oubli, seuls à deux au milieu de la foule partageant ce lourd moment qui nous unit. Je brûle de parler, j'en ai besoin. Mais j'ai mal, mes questions ne sortent pas. Et puis après le café, après le silence, la main de Pierre sur mon épaule, la bienveillance, le regard, l'appui, c'est l'avalanche de mots qui se bousculent. La mort, l'injustice, la douleur, les larmes, mais aussi : « Pourquoi avons-nous fait semblant ? Pourquoi ? »

Vous le verrez au cours des pages, au cours du temps, la mort est parfois, souvent, inacceptable. Aucun mot n'aurait pu justifier que nous ne fassions rien devant des parents en attente. La mort comme spectacle, ultime répétition de ce ballet funeste où elle se rit de nous en coulisses. Réanimer l'impossible comme pour lui dire « c'est juste cette fois ». Et si on disait à la mort : « Tu ne tueras point ». Ce jour-là, le droit de tuer, comment dire...

J'ai gardé en moi ce cri, cette mémoire de ce chemin froid et obscur. Ce cri humain inaudible qui a détruit tous les rêves de cette famille. J'ai gardé cet effroi, je n'ai pas compris tout de suite. J'ai essayé de comprendre pourquoi il fallait faire semblant ce jour-là. J'ai pleuré de cette injustice et de ce théâtre de dupes dont nous étions complices. Mais si tout était facile !

Aujourd'hui encore, je revois cet instant. Je revois cet homme actif, engagé et professionnel. Cet homme qui, au bout de sa détresse, a simplement partagé son humanité. Je connais ce changement, cette métamorphose. Quand la mort t'agresse, te guette, quand tu te bas, fier et indomptable. Puis quand tout s'arrête. Quand tu es à l'abandon, quand l'énergie dépensée te semble perdue et inutile. Quand tes forces t'abandonnent et quand l'humanité te rattrape, te rappelant toujours que tu n'es rien, que tu as échoué. Cette terrasse de café, ce furent des larmes, mais aussi un bond réel dans l'humanité et je ressens encore quand j'y pense la chaleur de Pierre.

La dame avec sa faux tournait sur la terrasse, le jour s'était levé, les enfants couraient et la vie reprenait. Nous n'avions fait que ce que nous pouvions. Le ciel voyait disparaître la robe noire, habillant de tristesse notre journée, mais marquant de sa trace indélébile notre chemin, notre futur. Nul moment, dès ce jour, ne serait plus pareil, si nous ne pouvions nous sortir de l'horreur pour accepter que le jour « doit » et se lèvera toujours demain.